

La grève du Roannais

Est-il trop tard pour parler de la grève du textile du Roannais? Nous ne le pensons pas, car les leçons qu'on en peut tirer sont toujours valables.

Il est entendu qu'il faut tenir le monde ouvrier en alerte, en agitation permanente, lui apprendre à revendiquer ses droits et à se révolter contre un état de choses dans lequel il n'a qu'à travailler pour des parasites et à se taire. A certains moments, il est nécessaire de lui apprendre à se battre; mais il faut que certaines conditions soient remplies pour qu'il ne se fasse pas battre. Car il est très difficile d'apprendre à des troupes à ne pas se laisser démoraliser par la défaite.

En aucun cas, pour obtenir des résultats utiles, soit au point de vue pratique, soit au point de vue moral, la grève ne doit être déclenchée artificiellement.

Or, l'habitude se répand de plus en plus dans les organisations de classe, de mener des travailleurs à la bataille après deux ou trois jours d'agitation superficielle, sans que ces travailleurs aient eux-mêmes compris la nécessité de se battre.

La dernière grève du Roannais en est un exemple. Elle dut être décidée comme le fut celle de 1924, dans laquelle on obtint un résultat contraire à celui qu'on cherchait, un résultat semblable en tout cas à celui qu'avait espéré le préfet Desmars pour la grève de Douarnenez. Le préfet de Quimper, espérant que les grévistes seraient vaincus et démoralisés, fixait les élections municipales partielles un mois après la date de départ de la grève. Les travailleurs étant victorieux, les élections furent un succès communiste. A Roanne, en 1924, la grève ayant échoué en grande partie, les élections législatives furent un succès pour les réformistes qui résistaient aux militants unitaires.

Et cependant il y avait des grévistes tenaces, actifs et courageux, des secrétaires de syndicats énergiques.

Cette année, nous lisons dans l'Humanité que « la manœuvre » de division des « grévistes est facilitée par la passivité » de ceux-ci.

Pourquoi les ouvriers et ouvrières de Thizy, Bourg-de-Thizy, Pont-Trambouze, Cours, et même ceux de Roanne qu'on a connus si combattifs sont-ils passifs? Comment ceux qui faisaient 15 kilomètres à pied pour se réunir en d'imposantes manifestations qui inquiétaient les autorités sont-ils arrivés à laisser faire, à se désintéresser de la grève? Où sont les femmes de Thizy qui tenaient Ripolin en échec et qui dégageaient leurs militants qu'un officier de gendarmerie emmenait? Où est donc Lagresle pour qu'on puisse parler des réformistes de Cours?

Il est facile de comprendre que les troupes du Roannais sont lasses de se faire battre. Pour la prochaine grève, décidée encore par quelques hommes politiques jeunes et ardents, Richetta fera bien de les envoyer conduire les opérations. Cette dernière mesure est absolument nécessaire pour en finir avec la fausse tactique des grèves jamais étudiées ni préparées; et aussi pour apprendre à ceux qui prennent les décisions la différence qu'il y a entre la théorie et la pratique.

Car ils parlent beaucoup de rationalisation les dirigeants du Parti Communiste et de la C. G. T.-U., et ils n'ont pas tort d'en parler. Mais, rien

n'est moins rationnel que leur façon d'envisager les batailles de classe. Au lieu de tirer des théories de la pratique de la lutte, ils bâtissent une théorie, et les militants qui dirigent en fait les mouvements ouvriers doivent l'expérimenter. Si la théorie et la tactique sont mauvaises, tant pis pour ceux qui en font les frais. Les responsables raisonnent comme les criminels qui pendant la guerre sacrifiaient sans scrupules « le matériel humain ».

Nous ne voulons pas excuser les réformistes, nous savons ce qu'ils sont et l'œuvre néfaste qu'ils accomplissent; nous ne nous plaçons que sur l'unique et solide terrain de la lutte de classes.

Mais, étant donné le travail rétrograde des réformistes, les grèves ne devraient pas éclater à la légère.

Il est trop évident qu'il y a dans le Parti Communiste des gens qui ne savent pas mettre un minimum d'unité dans leur vie, et qui n'accordent jamais leurs actes avec leurs prétendues idées. Mais, n'est-il pas tout de même significatif qu'après chaque grève il y ait des exclusions du P.C. de travailleurs qui ont refusé de faire grève.

Nous avons parlé de conditions à remplir pour le déclenchement d'une grève. Dans le Roannais, comme ailleurs, il aurait fallu une longue et minutieuse préparation du mouvement. Chaque usine aurait dû être visitée, et, suivant la réunion et les renseignements des camarades sûrs qu'on a dans l'usine, on aurait dû prévoir sans bluff les résultats approximatifs d'un mouvement. On peut se tromper, mais il n'est pas permis de se tromper lourdement, les conséquences en sont trop dures et ont une trop longue portée...

Il faut être certain qu'on a un noyau de camarades sérieux et sûrs dans chaque usine. Si les travailleurs sont indécis, le noyau les entraînera. Il suffit quelquefois d'un peu d'adresse et d'énergie pour entraîner toute une masse de camarades qui paraissent hésitants.

Lorsque les usines sont vidées, il ne suffit pas, pour les militants responsables, de discuter entre soi, de poser des revendications, de discuter avec les chambres patronales. Nous n'inventons rien de nouveau en disant qu'il faut maintenir les grévistes en haleine. Tout le monde sait cela, mais il ne suffit pas de le dire et de le répéter, il faut le faire. Une agitation intense doit être combinée pour développer la combativité des ouvriers lorsqu'elle n'est pas suffisante. Il faut, au centre de la grève, non seulement des dirigeants de la grève, mais des agitateurs actifs qui aient de l'autorité sur les masses. A Roanne, c'est plus difficile qu'ailleurs, parce que le patronat a su décentraliser le travail et c'est sur quinze communes, assez distantes les unes des autres, que se répartissent les usines. Mais il est possible quand même d'entretenir l'activité de chacun en les entraînant dans des manifestations d'ensemble, organisées sur les points les plus faibles. Sans cette activité, si la grève dort et se traîne, pas de succès possible.

Or, c'est le manque d'activité, qui ne dépendait pas uniquement des troupes, c'est l'absence d'une préparation minutieuse, c'est le déclenchement mécanique qui ont fait de la dernière grève du Roannais un cuisant échec pour la classe ouvrière. Il faut espérer que Richetta n'en sera pas seul accusé, mais que seront accusés, avec lui et plus que lui, ceux qui l'ont décidée — sans doute à son corps défendant.

LUCIE COLLIARD.

Qui dirige aujourd'hui l'Internationale Communiste?

Rien ne caractérise mieux la transformation du Parti officiel de l'Union Soviétique que son attitude vis-à-vis des problèmes de la révolution internationale. Pour la plupart des gens de l'Appareil, l'Internationale Communiste est devenue un département dont ceux qui y sont tenus par leurs fonctions ont seuls à se préoccuper. En ces dernières années, la Direction a systématiquement déshabitué le Parti de s'intéresser effectivement à la vie intérieure du mouvement ouvrier international, plus particulièrement à celle du parti communiste mondial. Il faut le dire franchement : l'information journalistique actuelle de l'U. R. S. S. sur les mouvements qui s'opèrent au sein de la classe ouvrière mondiale est sensiblement au-dessous de l'information que donnaient, avant la guerre, les bons organes de la social-démocratie. Il n'est pas possible d'ajouter foi à l'information essentiellement officielle d'à présent, dont le but est toujours conforme aux intérêts du moment des milieux dirigeants. On doit renoncer à suivre au jour le jour le développement du mouvement ouvrier et la lutte interne qui s'y livre. Certaines manifestations sont dissimulées, d'autres, au contraire, sont intentionnellement grossies; mais cela même est épisodique.

Après une longue période, où un parti ou un autre a comme disparu du champ visuel de notre presse, surgit inopinément un « nouveau danger », une nouvelle « déviation », une catastrophe ! Toutefois, le lecteur n'apprend cette catastrophe que lorsque les organes dirigeants intéressés ont pris « leurs mesures ». Le lecteur (c'est-à-dire le Parti) est simplement informé que la catastrophe, dont il ignorait complètement l'approche, a été heureusement conjurée grâce à la décision prise la veille par le Bureau de l'Internationale et que la section nationale intéressée est de nouveau assurée d'un développement « monolithique ». La répétition monotone de cette procédure abrutit le lecteur et le plonge dans l'indifférence. Le membre moyen du Parti commence à regarder les catastrophes intermittentes de l'Internationale, comme d'ailleurs celles de son propre Parti, comme le paysan regarde la grêle ou la sécheresse : il se dit qu'il n'y a rien à faire et qu'il faut prendre patience.

Il est évident que ce phénomène n'est concevable qu'en raison des lourdes défaites de la révolution mondiale, le sens de ces défaites n'étant d'ailleurs jamais expliqué aux masses du Parti, afin de ne pas faire apparaître la carence de la Direction. La force destructive de ces méthodes est immense. Seul le puissant capital idéologique, moral et politique, hérité du passé et le fait même de l'existence de l'Etat ouvrier permettent à l'Internationale de grouper encore dans les cadres de son organisation universelle (exception faite de l'U. R. S. S.) 400 à 500.000 membres au grand maximum.

La mauvaise foi théorique est devenue une des armes essentielles de la lutte intérieure. Ce fait est à lui seul l'indice sûr d'un mal profond qui ronge l'organisme de l'Internationale. Il en est de la mauvaise foi idéologique d'une direction révolutionnaire comme de la crasse d'un chirurgien.

L'une et l'autre aboutissent fatalement à la gangrène de l'organisme. Cependant, la mauvaise foi théorique de la direction de l'Internationale n'est ni un simple hasard, ni une qualité qui lui est propre : elle découle de la contradiction qui existe entre les principes du léninisme et la politique effective de la fraction stalinienne. Moins il y a d'autorité et de cohésion, plus il y a de contrainte. La discipline, nécessaire comme le sel aux aliments, s'est vue, en ces dernières années, substituée à la nourriture elle-même. Mais personne n'est encore parvenu à se nourrir de sel. Conformément au cours et au régime du Parti, la sélection s'opère. Les combattants communistes sont de plus en plus remplacés par l'Etat-Major bureaucratique du communisme. On le constate de la façon la plus claire et la plus manifeste dans le foyer même de la direction communiste : l'appareil central de l'Internationale.

Aussi bien, il est de la plus haute importance de se rendre compte du genre d'éléments, du type politique des représentants qui, à l'heure actuelle, tiennent entre leurs mains les commandes de l'Internationale Communiste. Je ne possède pas la statistique générale et la caractéristique politique de la bureaucratie de l'Internationale. Cela d'ailleurs n'est pas nécessaire. Il suffit de montrer du doigt les figures les plus « marquantes » qui personnifient la ligne dirigeante et le régime actuel.

Comme je ne prétends pas me livrer dans ces notes rapides à un travail systématique et qu'il faut cependant aborder la galerie de l'Internationale stalinienne en commençant par quelqu'un, je citerai tout d'abord Bela-Kun, sans vouloir par là exagérer son importance dans le bon ni dans le mauvais sens. En toute justice, on doit reconnaître que Bela-Kun n'est pas, en tout cas, le pire élément des milieux dirigeants de l'Internationale. Deux autres communistes hongrois le complètent : Varga et Pepper. Tous les trois jouent un rôle international, intervenant presque continuellement, comme professeurs et directeurs de conscience des sections nationales. Deux d'entre eux : Kun et Pepper sont des spécialistes hautement qualifiés de la lutte contre le « trotskysme ». L'éphémère République soviétique hongroise jette encore sur eux un certain lustre d'autorité. Cependant il ne faut pas oublier que ces politiques n'ont pas eu à prendre le pouvoir : il leur fut mis sous le nez par une bourgeoisie échouée dans un impasse. Ayant pris le pouvoir sans combat, les dirigeants hongrois montrèrent qu'à beaucoup près, ils n'étaient pas de taille à le garder. Leur politique fut une chaîne d'erreurs. Bornons-nous à en mentionner deux chaînons : tout d'abord, ils oublièrent l'existence de la paysannerie en ne lui donnant pas la terre; ensuite, dans leur joie, ils fusionnèrent le jeune parti communiste avec la social-démocratie de gauche dès que celle-ci s'accrocha au pouvoir. Ils montrèrent ainsi — et Bela-Kun en premier lieu — que l'expérience de la Révolution russe ne leur avait appris à comprendre ni la question paysanne, ni le rôle du Parti dans la Révolution. Naturellement, ces fautes, qui coûtèrent la vie de la Révolution hon-